selet, qui avait encore à vaincre cette autre difficulté d'écrire sur une musique déjà faite, en a triomphé en tous points, réalisant le travail le plus délicat et le plus intéressant que nous ayons eu depuis longtemps l'occasion d'apprécier.

Le poème de M. Monselet est un bijou, et, sur ce bijou, M. Poise a écrit une partition exquise. Le compositeur s'y est identifié avec Marivaux; il lui a emprunté sa grâce un peu précieuse, mais si séduisante, si pleine d'élégance et de goût, si galamment française. De la collaboration de M. Poise et de Marivaux, il est sorti une chose charmante qu'on pourrait appeler du Watteau en musique. M. Poise a trouvé la note juste qui traduit les impressions de ce monde à part, ses tendresses délicates et raffinées, ses émotions toujours élégantes, ses désespoirs toujours corrects en la forme. Il a rendu en langue musicale ces romances de sentiment avec une légèreté de main, une distinction, un tact exquis. L'émotion des personnages est sincère et souvent fort touchante, mais elle s'arrête à temps pour ne pas tomber dans le drame et garder la mesure indiquée. M. Poise n'a pas cherché à faire de la grande musique quand le sujet ne le comportait pas; c'est par cette voie qu'il est arrivé à en faire de la bonne et de la meilleure. Son orchestration a des délicatesses charmantes et déroule souvent autour du chant les plus gracieuses arabesques. Mais il ne force pas la note et ne court pas après les harmonies étranges et inattendues. C'est encore là, par le temps qui court, une manière d'être original. Après une courte ouverture, tout à fait élégante et charmante, l'œuvre débute par un duo entre Lélio et Arlequin : *Le vilain temps! — Il vous attriste?* excellent de couleur et de finesse d'expression; l'ennui et le vide de l'âme ne sauraient être rendus d'une façon plus charmante et plus sûre. Puis c'est la courte mélodie de Lélio : *Cet or qui rayonne*, une petite merveille d'originalité et de sentiment; le quatuor qui suit, si délicatement fouillé et où il faut surtout relever la phrase : *Et tous les deux nous médirons Des femmes que nous détestons*; le duo d'Arlequin et de Colombine, si scéniquement traité : *Du coin de l'œil, il me regarde*; la mélodie émue de Lélio : *Voici le temps du renouveau*. Colombine a deux airs : *Une vipère et Chacun connaît de Colombine*, qui se distinguent l'un et l'autre par la verve théâtrale et la crânerie. La comtesse a également deux morceaux qui peuvent compter parmi les meilleurs de l'œuvre; ce sont, d'abord, les couplets du premier acte : *Ah! j'étais rieuse et coquette*, très-originaux et très-fins; puis l'air : *En venant ici, Colombine*, tout imprégné de la poésie de l'amour, du trouble de l'âme qui se rend. Il faudrait tout citer.

La *Surprise de l'amour* n'a pas été seulement un grand succès pour MM. Monselet et Poise. Les auteurs et leur ami, Marivaux, n'ont qu'à se louer de leurs interprètes. Mme Galli-Marié, que l'on croyait confinée à son adorable rôle de Mignon, s'est montrée, dans le rôle de Colombine, pleine de malice, de franchise et de gaieté. Elle a retrouvé dans ce nouveau personnage le succès qui l'accueillit à ses débuts dans la *Servante maîtresse*, encore un ressouvenir de l'ancienne Comédie-Italienne. M. Nicot s'est acquitté avec habileté et talent du rôle de Lélio, rôle difficile et effacé. Citons enfin M. Morlet, qui débutait à l'Opéra-Comique et dont le début a été une révélation.

La *Surprise de l'amour* est, nous le répétons, un Watteau, et ce gracieux opéra-comique, que le public a accueilli avec une faveur méritée, restera au répertoire comme une des choses les meilleures de ce temps. Nous aimons ces chimères ravissantes, éternelles protestations de l'imagination et de la jeunesse contre la platitude et le réalisme de la vie que nous menons; nous nous passionnons toujours pour ces ombres légères qui n'ont jamais vécu, qui ne vivront jamais et qui n'en sont pas moins immortelles. Elles survivront à tous ceux qui les dédaignent, parce qu'ils ne peuvent les comprendre et les sentir.

SURREMISE s. f. (sur-re-mi-ze — du préf. *sur*, et de *remise*). Quantité dont l'éditeur augmente la remise faite ordinairement aux libraires, quand on lui prend un nombre considérable d'exemplaires.

SURRINCETTE s. f. (sur-rain-sè-te — du préf. *sur*, et de *rincette*). Pop. Ce qu'on boit de vin ou d'eau-de-vie par-dessus la rincette.

* **SURSAUTER** v. n. ou intr. Faire un sursaut...

Se sursauter v. pr. Sport. Faire un saut brusque, violent, par opposition au cheval qui aborde un obstacle avec calme et qui règle son effort selon la nature de l'obstacle à franchir.

SURURIQUE adj. (su-ru-ri-ke). Chim. Se dit d'un acide produit par l'action du chlorure de potassium et de l'acide cyanhydrique sur la guanine.

SURVANTÉ, ÉE adj. (sur-van-té — du préf. *sur*, et de *vanté*). Qui est vanté avec excès.

* **SURVILLE** (Laure DE BALZAC, dame), femme de lettres française. — Elle est morte en 1876.

* **SURY-LE-COMTAL**, bourg de France (Loire), cant. de Saint-Rambert, arrond. et à 12 kilom. S.-E. de Montbrison; pop. aggl., 1,933 hab. — pop. tot., 2,782 hab.

* **SURZUR**, bourg de France (Morbihan), cant., arrond. et à 19 kilom. S.-E. de Vannes; pop. aggl., 407 hab. — pop. tot., 2,147 hab.

* **SUSANE** (Louis), général français. — Il est mort à Meudon, près de Paris, en 1876.

SUS-OCCIPITAL, ALE adj. (su-zo-ksi-pi-tal, a-le — de *sus* pour *sur*, et de *occipital*). Anat. Qui est au-dessus de l'occiput.

SUS-RECTAL, ALE adj. (suss-rè-ktal, ale — de *sus* pour *sur*, et de *rectum*). Anat. Qui est au-dessus du rectum.

SUSSEXITE s. f. (su-sè-ksi-te — du nom de lieu *Sussex*). Minér. Corps trouvé en petites masses fibreuses dans les veines de la franklinite, de la zincite et de la willemite.

* **SUSTENTER** v. a. ou tr. — S'emploie quelquefois dans le sens matériel de Soutenir.

SUTUREUR s. m. (su-tu-reur — rad. *suturer*). Chir. Instrument destiné à pratiquer des points de suture dans les parties profondes.

* **SUZANNE (SAINTE-)**, bourg de France (Mayenne), ch.-l. de cant., arrond. et à 34 kilom. E. de Laval, sur la rive droite de l'Erne; pop. aggl., 461 hab. — pop. tot., 1,631 hab.

SUZANNITE s. f. (su-zann-ni-te). Minér. Sulfato-carbonate de plomb, qui a la même composition que la leadhillite et qui se trouve à Leedhills, en Ecosse.

* **SUZE (LA)**, bourg de France (Sarthe), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. S.-O. du Mans, sur la rive gauche de la Sarthe; pop. aggl., 1,754 hab. — pop. tot., 2,063 hab.

* **SUZE-LA-ROUSSE**, bourg de France (Drôme), cant. de Saint-Paul-Trois-Châteaux, arrond. et à 34 kilom. S.-E. de Montélimar; aujourd'hui moins de 2,000 hab.

SVANBERGITE s. f. (svan-bèr-ji-te). Minér. Sulfato-phosphate hydraté d'alumine, de chaux et de soude, qui ressemble à la beudantite par sa cristallisation.

SVANÈTES, habitants de la Svanétie. V. SUANES ou SUANÈTES et SUANÉTIE, au tome XIV du *Grand Dictionnaire*.

SVASTICA ou **SVASTI-KA** s. m. (sva-sti-ka). Chez les Indous, Figure mystique qui semble formée de trois gammas réunis par le pied, et qui se trouve au commencement ou à la fin de beaucoup d'inscriptions.

SWAT, petit territoire situé sur un plateau presque inaccessible, à l'extrémité nord-est de l'Afghanistan. Il est au nord de la frontière anglaise et du poste militaire de Peschawer. Il forme une enclave dans le territoire du maharajah de Cachemire. Malgré sa situation élevée, le sol en est riche et fertile; il est arrosé par la partie supérieure de l'Indus, par le Swat et par le Lundye ou Panjkora. Il n'a jamais été beaucoup exploré par les Européens à cause des difficultés du pays. Ses habitants sont comptés parmi les mahométans les plus exaltés par les sentiments religieux.

* **SWERTCHKOW** et non **SWERTCHKOF** (Nicolas DE), peintre russe, né à Saint-Pétersbourg en 1818. Son père, chef des écuries impériales, lui fit obtenir un emploi au ministère de l'intérieur. Tout jeune, il montra un goût très-vif pour le dessin, et il se mit à dessiner les beaux chevaux confiés à la garde de son père. Le talent qu'il montra lui valut l'autorisation de se livrer entièrement au dessin et à la peinture. En 1844, il commença à exposer à l'Académie de Saint-Pétersbourg des tableaux qui attirèrent sur lui l'attention, et il ne tarda pas à acquérir beaucoup de réputation comme peintre de chevaux. M. de Swertchkow fut nommé membre de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg et professeur à cette académie. Outre un nombre considérable de portraits de chevaux célèbres qu'il fut chargé de faire pour des propriétaires de haras et d'écuries de courses, M. de Schwertchkow a exposé un grand nombre de tableaux tant à l'étranger qu'en Russie, et il a obtenu de nombreuses médailles. Nous citerons de lui : *Une rencontre de traîneaux chargés de marchandises, sur une route escarpée; Une dormeuse, attelée de six chevaux, passant les sables par une chaleur étouffante*; le portrait d'*Alexandre II* en uniforme de hussard, etc. A Paris, il a exposé un certain nombre de tableaux : le *Chasse-neige* (1856); *Une foire aux chevaux dans l'intérieur de la Russie, Station de chevaux de poste*, le *Retour de la chasse à l'ours* (1863), toiles qui furent remarquées et qui valurent à l'artiste la croix de la Légion d'honneur le 8 juillet 1863; *Enfant tombé d'un traîneau pendant la nuit et retrouvé sain et sauf au milieu des loups, Voyageurs russes en traîneau se rencontrant au milieu des bois*; et une statuette en cire, représentant *Hercule, cheval russe* (1864); *Voyageurs russes* (1865); le *Tsar Alexis, père de Pierre le Grand, passant ses troupes en revue*, à l'Exposition universelle de 1867. M. de Schwertchkow exposa à Londres, lors de l'Exposition internationale de 1862, des tableaux et un grand nombre d'aquarelles. Depuis 1867, il n'a plus rien envoyé à Paris.

SWINBURNE (Algernon-Charles), poète et auteur dramatique anglais, né à Londres en 1837. Son père, l'amiral Ch. Swinburne, lui fit faire ses études à l'université d'Oxford. Pour compléter son instruction, le jeune homme se rendit en Italie, puis il revint en Angleterre. Il débuta dans les lettres par un drame, la *Reine mère* (1861), qui n'eut point de succès. Il en fut de même d'une autre pièce, *Rosamonde*, jouée dans le courant de la même année. Il continua néanmoins à écrire pour le théâtre deux tragédies : *Atalante à Calydon* (1864) et *Chastelard* (1865). En 1866, il fit paraître un recueil de *Poèmes et ballades*, qui attira sur lui l'attention publique. Depuis lors, M. Swinburne a publié : *Notes sur la poésie et la critique* (1866); *Un chant d'Italie* (1867); *Sienne*, poème (1868); *Ode sur la proclamation de la République française le 4 septembre 1870* (1870); les *Chants de l'Aurore* (1871); *Bothwell* (1874), tragédie qui a eu du succès, etc. M. Swinburne appartient au parti libéral avancé. La plupart de ses œuvres sont inspirées par un sentiment très-vif de la liberté.

SWINEY (Gustave), homme politique, né à Bordeaux en 1808. Riche propriétaire du Finistère, il devint membre du conseil général de ce département et maire de Plouégat-Guerrand. Une élection partielle ayant eu lieu dans le Finistère le 14 décembre 1873, M. Swiney posa sa candidature et fit une profession de foi dans laquelle il se prononça pour la République, « pouvant seule assurer, par des institutions sages et justes, une liberté paisible et une prospérité féconde, placées à l'abri de nouvelles révolutions. » Elu député par 62,788 voix, il siégea dans les rangs de la gauche républicaine et vota contre la loi des maires, le cabinet de Broglie, pour les propositions Périer et Maleville, la constitution du 25 février 1875, contre la loi sur l'enseignement supérieur, etc. Après la dissolution de l'Assemblée nationale, M. Swiney se porta candidat à la députation à Morlaix. Elu député le 20 février 1876, par 7,611 voix contre M. de Kersanson, candidat légitimiste, il reprit sa place à gauche et vota constamment avec la majorité républicaine. Il signa, le 18 mai 1877, la protestation des gauches contre le message du maréchal de Mac-Mahon, fit partie, le 19 juin, des 363 députés qui votèrent un ordre du jour de défiance contre le ministère de Broglie-Fourtou, et, après la dissolution de la Chambre, il se porta de nouveau candidat à la députation à Morlaix le 14 octobre 1877. Bien que combattu avec acharnement par l'administration, M. Swiney fut réélu par 8,564 voix contre 6,779, données à M. de Champagny, candidat officiel et monarchiste. A la nouvelle Chambre, le député de Morlaix a continué à appuyer de ses votes la politique si libérale et si sage de la majorité républicaine.

SYLPHION s. m. (sil-fi-on). Gomme-résine tirée de la Libye, très-estimée des anciens.

* **SYLVAIN** s. m. — Entom. Espèce de papillon. On distingue le grand et le petit sylvain.

SYLVATE s. m. (sil-va-te — rad. *sylvique*). Chim. Sel formé par la combinaison de l'acide sylvique avec une base.

SYLVESTRE (Joseph-Noël), peintre français, né à Béziers (Hérault) en 1847. Poussé par sa vocation artistique, il se rendit à Paris et il étudia la peinture sous la direction de M. Cabanel. M. Sylvestre débuta au Salon de 1873 par un tableau intitulé : *Jeu de bergers*. En 1875, il exposa la *Mort de Sénèque*, qui attira sur lui l'attention du public et des critiques et lui valut une médaille de 2e classe. Au Salon de 1876 parut sa *Locuste essayant, en présence de Néron, le poison préparé pour Britannicus*. Cette toile, à laquelle nous avons consacré un article spécial (v. LOCUSTE), eut le plus grand succès. Elle valut à M. Sylvestre, non-seulement une médaille de 1re classe, mais encore le prix du Salon, et son tableau fut acheté par le musée du Luxembourg. Le jeune artiste partit alors pour l'Italie. Il a envoyé au Salon de 1878 les *Derniers moments de Vitellius César*.

SYLVINE s. f. (sil-vi-ne). Minér. Chlorure de potassium, trouve en enduits dans les fumerolles des volcans et dans les couches de carnallite de Stassfurt.

SYLVINOLIQUE adj. (sil-vi-no-li-ke). Chim. Se dit d'un acide produit par l'action d'un courant de gaz chlorhydrique sur une solution alcoolique d'acide abiétique ou sylvique.

* **SYME** (Jacques), chirurgien écossais. — Il est mort à Edimbourg en 1870.

SYMKA s. m. (simm-ka). Bot. Plante de Nubie, qui produit des gousses semblables à celles des pois.

SYMPHORÈSE s. f. (sain-fo-rè-ze — du gr. *sumphoréis*, congestion). Pathol. Congestion sanguine.

* **SYMPHORIEN (SAINT-)**, bourg de France (Gironde), ch.-l. de cant., arrond. et à 23 kilom. O. de Bazas; pop. aggl., 649 hab. — pop. tot., 2,011 hab.

SYMPHORIEN (SAINT-), bourg de France (Indre-et-Loire), cant. N., arrond. et à 500 mètres de Tours; pop. aggl., 1,896 hab. — pop. tot., 3,139 hab.

* **SYMPHORIEN-SUR-COISE (SAINT-)**, bourg de France (Rhône), ch.-l. de cant., arrond. et à 34 kilom. S.-O. de Lyon, sur la Coise; pop. aggl., 1,775 hab. — pop. tot., 1,936 hab.

* **SYMPHORIEN-DE-LAY (SAINT-)**, ville de France (Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 17 kilom. S.-E. de Roanne, près de la rive droite de la Loire; pop. aggl., 903 hab. — pop. tot., 2,953 hab.

* **SYMPHORIEN-D'OZON (SAINT-)**, bourg de France (Isère), ch.-l. de cant., arrond. et à 13 kilom. N. de Vienne, sur l'Ozon; pop. aggl., 1,619 hab. — pop. tot., 1,848 hab.

SYMPHYSISTÉES s. f. pl. (sain-fi-zi-sté — rad. *symphyse*). Bot. Classe d'algues, comprenant toutes les espèces non cloisonnées.

SYMPLESITE s. f. (sain-ple-zi-te). Minér. Substance ressemblant à l'erythrite, et qu'on suppose être un arséniate ferreux, trouvés à Lobenstein.

SYNAGOGAL, ALE adj. (si-na-go-gal, a-le — rad. *synagogue*). Qui se rapporte, qui se rattache à la synagogue.

* **SYNANTHÉRINE** s. f. Chim. Syn. d'INULINE.

SYNCHITONITIS s. f. (sain-ki-to-ni-tis — du gr. *sun*, avec; *chitôn*, tunique). Pathol. Adhérence de la conjonctive.

SYNCHRONIQUEMENT adv. (sain-kro-ni-ke-man — rad. *synchronique*). D'une manière synchronique, dans le même temps.

SYNDACTYLIE s. f. (sain-da-kti-li — du gr. *sun*, avec; *daktulos*, doigt). Anat. Réunion des doigts entre eux.

SYNDICAL, ALE, adj. — Encycl. *Chambres syndicales*. V. CHAMBRE, dans ce *Supplément*.

SYNENCÉPHALOCÈLE s. f. (si-nan-sé-fa-lo-sè-le — de *sun*, avec, et de *enkephalocèle*). Pathol. Encéphalocèle accompagnée d'adhérences avec le placenta, le cordon ombilical ou des membranes.

* **SYNTACTIQUE** adj. Se dit quelquefois pour SYNTAXIQUE.

SYNTAGMATITE s. f. (sain-ta-gma-ti-te). Minér. Amphibole noire du Vésuve.

SYNTHE (LA PETITE-), bourg de France (Nord). V. PETITE-SYNTHE, dans ce *Supplément*.

SYNTHÉSIQUE adj. (sain-té-si-ke — rad. *synthèse*). Qui a le caractère de la synthèse, qui aime à faire de la synthèse.

SYPHILOÏDE adj. (si-fi-lo-i-de — de *syphilis*, et de *eidos*, aspect). Pathol. Se dit des affections qui ont quelque ressemblance avec la syphilis.

SYPHILÔME s. m. (si-fi-lôme — rad. *syphilis*). Pathol. Tumeur d'origine syphilitique.

SYRACUSE, ville des Etats-Unis, Etat de New-York, à 250 kilom. N.-O. d'Albany; 28,119 hab. Placée sur le chemin de fer Central, traversée par le canal Erié, communiquant avec le lac Ontario par le canal d'Oswego, Syracuse est un entrepôt des pelleteries et des bois du Canada, des céréales de l'Ouest, des produits manufactures de New-York, etc. Commerce considérable de sel; construction de machines, fabriques d'étoffes de coton, de laine, etc.

SYRIACISME s. m. (si-ri-a-si-sme — rad. *syriaque*). Linguist. Façon de parler propre à la langue syriaque.

SYRRHIZE adj. (sir-ri-ze — du gr. *sun*, avec; *rhiza*, racine). Bot. Se dit de l'embryon, lorsque la radicule est un peu soudée avec le périsperme.

SYSTÉMATISEUR s. m. (si-sté-ma-ti-zeur — rad. *système*). Celui qui dispose en forme de système, celui qui donne une sorte d'unité à un corps de doctrines.

SZAIBÉLYITE s. f. (zé-bé-li i-te). Minér. Borate hydraté de magnésie, contenant un peu de sesquioxyde de fer et de chlore, trouvé à Werkstbal, en Hongrie.

TABAGIQUE adj. (ta-ba-ji-ke — rad. *tabagie*). Qui se rapporte aux tabagies.

TABAR (François-Germain-Léopold), peintre, né à Paris en 1818, mort à Argenteuil en 1869. Il prit des leçons de Paul Delaroche et s'adonna à la peinture d'histoire et de genre. Tabar exposa aux Salons : le *Bon Samaritain* (1847); *Bacchus sauvant Ariane*, *Paysage*, deux portraits (1848); l'*Enfance de Bacchus*, la *Vallée des Amours* (1849); *Saint Sébastien martyr*, *Choc de cavalerie dans la montagne*, *Halte dans le désert*, *Intérieur de basse-cour* (1850); *Phryné devant l'Aréopage* (1852); *Supplice de la reine Brunehaut*, *Plaine de Combs-la-Ville, en Brie* (1853); *Expédition d'Egypte, Fleur des champs, Saint Sébastien*, à l'Exposition universelle de 1855; l'*Ammonier blessé*, *Horde de barbares* (1857); *Attaque d'avant-poste, Fourrageurs*, la *Roche-Fauve* (1859); *Attila fait massacrer des prisonniers, Berger surpris par l'orage* (1861); *Une fête d'Héliogabale, Josué arrêtant le soleil* (1863); *Convoi de blessés, Une marche dans le désert* (1864); *Retour de l'Enfant prodigue, Hypéride présentant la défense de Phryné* (1865); *Sôlférino, Tambour blessé* (1866); le *Marché de Soragosse, Un soir à Venise* (1867); *Incendie à Scutari, Sortie de la mosquée Suleymanié* (1868); le *Premier au rendez-vous*, portrait équestre du sultan Abdul-AZIZ (1869). Tabar avait obtenu une médaille au Salon de 1867. C'était un artiste laborieux, un dessinateur habile, mais il manquait d'originalité.

TABELLE s. f. (ta-bè-le — du lat. *tabella*, tableau). Rôle, liste. « Mot usité à Genève et dans toutes les parties de la Suisse où l'on parle français.

* **TABES** s. m. — Pathol. S'emploie quelquefois pour désigner la consomption, la phthisie, le marasme.

TABESCENCE s. f. (ta-bèss-san-se — rad. *tabes*). Amaigrissement, tendance à tomber dans le marasme.

TABESCENT, ENTE adj. (ta-bèss-san, ante — rad. *tabes*). Qui est ou qui tend à tomber dans le marasme.

TABÉTIQUE adj. (ta-bé-ti-ke — rad. *tabes*). Pathol. Qui se rapporte au tabes, au marasme.

* **TABLE** s. f. — Se dit de chacune des Chambres du parlement hongrois. Il y a la Table des magnats et celle des députés.

Table (PROPOS DE), par Martin Luther. V. PROPOS DE TABLE, dans ce *Supplément*.

* **TABLEAU** s. m. — Encycl. Sport. On donne le nom de *tableau* à un mécanisme ingénieux qui fonctionne sur les principaux hippodromes, et à l'aide duquel on fait connaître mécaniquement au public les noms des chevaux partants, au commencement de la course, ainsi que le nom du vainqueur dès que la course est achevée. Autrefois, on se contentait d'un simple *tableau* d'ardoise ou de bois noirci, sur lequel un des commissaires inscrivait les noms à la craie, et c'est ainsi que l'on opère encore sur les champs de course secondaires; mais ce mode primitif n'a pas toute la rapidité nécessaire.

Sur tous les hippodromes de Paris et sur celui de Chantilly, le *tableau*, dressé en face des tribunes, est relié au pesage par un fil télégraphique. L'appareil consiste en une planche de bois noir où sont inscrits, en colonne, les numéros des chevaux; au repos, chaque numéro est recouvert d'une plaque mobile qui le cache entièrement; dans le fonctionnement, dès qu'un jockey prend place dans la balance, on fait jouer l'appareil électrique, et la plaque recouvrant le numéro du cheval qu'il doit monter rentre dans une coulisse pratiquée au bord du *tableau*; le numéro apparaît, et le public n'a qu'à se reporter au programme pour connaître le nom du cheval. L'apparition du numéro sur le *tableau* donne au départ du cheval un caractère en quelque sorte légal; le propriétaire ne pourrait plus le retirer sans avoir à fournir des raisons, et le comité des courses des explications qui devraient être satisfaisantes, sous peine de se voir mettre en interdit. Tous les numéros des chevaux apparaissent ainsi un à un, à mesure que les jockeys se font peser; quand l'opération est terminée, une dernière plaque se retire et démasque une case rouge; son apparition indique la clôture du pesage. A partir de ce moment, aucun autre cheval ne peut plus être inscrit. A la fin de la course, l'opération inverse a lieu : tous les numéros sont successivement recouverts par la plaque, ramenée à sa position normale, sauf celui du cheval gagnant.

Avec ce système, il semble que l'erreur soit difficile; il s'en est cependant produit une assez bizarre à Ascot, où le *tableau* mécanique fonctionne, ainsi que sur presque tous les champs de course d'Angleterre. En 1863, le même propriétaire ayant deux chevaux engagés, Tomato et Hippolyta, retira ce dernier et donna son numéro, au lieu de celui de Tomato, qui devait courir. On ne s'aperçut pas de l'erreur; le numéro d'Hippolyta étant affiché, c'était cette jument qui était censée courir; mais Tomato gagna la course, et alors il s'éleva, du côté des parieurs, un concert de réclamations. Il était évident, en effet, que les paris avaient dû être modifiés après l'apparition du nom d'Hippolyta sur le *tableau*, au lieu de celui de son compagnon d'écurie. Les paris faits sur Hippolyta, qui n'avait pas couru, furent annulés; c'était tout naturel; mais il n'avait pu en être fait sur le gagnant, qui n'avait pas été affiché, et, en bonne justice, les paris faits sur tous les autres chevaux auraient dû être annulés également, puisque les parieurs avaient été tenus dans l'ignorance du principal élément de la course, c'est-à-dire du départ du cheval qui précisément devait remporter le prix. Cet incident montre combien il est utile, pour la régularité des courses, de surveiller de près les moindres détails; mais on a beau faire, il est presque impossible d'écarter toutes les chances d'erreur.

TABLON s. m. (ta-blon). Pathol. Fièvre qui règne à Panama.

TABOURIN (François), médecin et chimiste français, né à Soumans (Creuse) en 1818. Il est depuis longtemps années professeur de physique, de chimie, de matière médicale et de pharmacie à l'Ecole vétérinaire de Lyon. On lui doit des ouvrages estimés : *Remarques sur les théories de la combustion* (1847, in-8°);